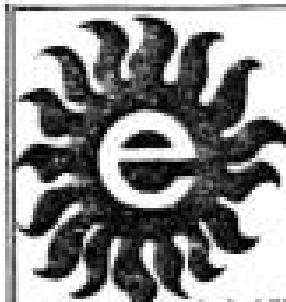


MARDI
MERCREDI
JEUDI
VENDREDI
SAMEDI
à
20 h 30



THEATRE
ESSAÏON
VALVERDE

6 rue Pierre au Lard Paris 4
métro: Hôtel de Ville tel: 627 36 20

DU
7
MARS
AU
14
AVRIL
1979

COMPAGNIE DE L'ELAN

SUBVENTIONNÉE PAR LE MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION ET LA VILLE DE PARIS



Une pièce de Jean-Luc Lagarange mise en scène par Jean-Luc Lagarange

LA CROIX

NOUS AVONS VU AUSSI Le rachat

JEUDI 15 MARS 1979

Réforme

Samedi 24 mars 1979

LE RACHAT

LE rachat : un titre ? Une provocation ? Une recherche ? C'est une pièce qui nous pose une question, propose une solution et heureusement laisse insatisfait. Trois sœurs ; un crime commis par l'une d'elles. Le péché qui doit être racheté est-il d'avoir tué sa rivale, blessé son mari infidèle comme l'a fait Sophie (Mathilde Tauss) la blanche, « la pure » qui éclate dans le carcan où elle a dû vivre ? Oui bien sûr, mais ce péché grossier et manifeste, brutal, trouve sa sanction en lui-même, il se paye par l'isolement, la fuite, l'enfermement. Quant au péché de Jeanne (Rozenn Lecomte) la noire, c'est l'envie, qui détruit en se cachant sous le masque de la justice ; ce péché en se concrétisant devient insupportable car la sanction est au plus profond de soi-même : « Que vais-je devenir ? » se demande Jeanne.

La troisième sœur, Mathilde (Anne Marbeau) est interrogation permanente. Elle représente l'exigence, mais ne peut que renvoyer à eux-mêmes ceux

qui l'interrogent. Je ne sais ce que Jean-Luc Jeener a recherché ; pour moi, Mathilde est le signe qu'au nom de l'exigence la plus totale on ne peut décider à la place des autres.

Jean-Luc Jeener s'est placé dans une perspective à la Bernanos, sa pièce reflète la tension des œuvres de ce grand écrivain ; mais contrairement à ce qui se passe pour l'auteur du Journal d'un Curé de campagne, la grande absente, chez J.L. Jeener, ici dans cette pièce, est la grâce.

Malgré l'extrême modicité des moyens et de la mise en scène (les jeux de lumière sont presque inexistantes et le fond sonore consiste uniquement dans le bruit lancinant d'une horloge) cette pièce s'impose à nous : le silence des spectateurs est lourd d'attention.

L.R.

• Le rachat, de Jean-Luc Jeener. Théâtre Essaion, 6 rue Pierre-au-Lard 75004 Paris, jusqu'au 7 avril.

la Vie Ouvrière

16-4-79 AU 22-4-79

• **Le rachat :** Jean-Luc Jeener, ne porte à la scène, avec une sorte de discrétion, de gravité intérieure, que des sujets d'un exigeant niveau de conscience, de soi et des autres. Nous avons rendu compte ici même de « Les derniers hommes ». Voici que le Théâtre Essaion crée de lui. « Le rachat ». L'auteur, modestement, se réclame de François Mauriac et de Bernanos. C'est bien dans cet esprit de référence qu'on est amené à s'intégrer à l'interrogation troublante qui va tourmenter trois sœurs aux prises avec la tragédie de l'une d'entre elles qui vient de tuer deux fois. La sœur aînée, au lieu de chercher avec sa jeune sœur ou avec l'autre, la coupable, le pourquoi de cet acte monstrueux, donc la condamnation morale, aggravée, de la sœur criminelle, pousse la réflexion sereine jusqu'à insister sur le fait essentiel, constat jumeié :

« Comme elle devait être malheureuse pour être ailée jusqu'à là. Et comme elle doit être plus malheureuse encore maintenant... » Il ne s'agit pas de pardonner, mais, au-delà de cette facilité, d'affronter la responsabilité prioritaire, efficace, du rachat, sans aucune allusion à la loi dite divine ; car il faut bien qu'elle, la sœur lucide, ait le devoir d'assumer les conséquences de sa part de culpabilité, par défaut, dans un crime qu'elle n'a pas su prévenir.

Le dialogue, d'une extrême retenue, avec les mots d'une conversation de tous les jours, sans la moindre tirade moralisatrice, est rendu très dense par les silences lourds de réflexion intérieure que suggère Anne Marbeau par la souveraine maîtrise d'un rôle difficile entre tous : dire beaucoup avec une grande économie de mots.

Roger MARIA.

Un souvenir de Green plane sur leurs ressentiments, qu'elles ne peuvent se dire. Un souvenir de Bernanos sur le crime de Jeanne qu'elles doivent, toutes trois, malgré elles, porter : le rachat n'incombe pas qu'à la coupable.

Il faut un certain aplomb, par les temps qui courent, pour imposer un théâtre psychologique. Jean-Luc Jeener y parvient sans doute davantage par l'exceptionnelle qualité de sa mise en scène que par son texte pris en tant que tel (1). Ce dernier, en effet, sans pour autant déchoir, ne parvient pas toujours à rendre tangible la présence physique du crime qui pèse sur les trois femmes.

Il accentue, par contre, admirablement la complexité des rapports qui unissent et divisent celles-ci. Les gestes, les expressions des traits, le traitement des silences et l'incarnation du non-dit sont des tours de force. La physique des personnages se transforme insensiblement, sans l'usage d'aucun artifice extérieur. On ne peut y rester insensible (2).

J.-M. de MONTREMY

(1) Voir l'interview de Jean-Luc Jeener par Jean-Claude Escaffi dans la Croix du 6 mars.

(2) Théâtre Essaion, 6, rue Pierre-au-Lard, 75004 Paris. Jusqu'au 14 avril. 20 h 30.

LE FIGARO - JEUDI 29 MARS 1979

LE FIGARO

« Le Rachat », de Jean-Luc Jeener

Au cœur de la nuit

LE théâtre de Jean-Luc Jeener se place dans la ligne de Mauriac et de Green. C'est un théâtre feutré, secret, presque en retrait, atmosphère provinciale, enfouie, où Dieu est là

Jeanne la dénoncera ; prenant ainsi le crime à son compte, le rachetant, le faisant sien, par cet acte qu'elle a accompli presque hors d'elle-même, comme pour effacer quelque chose d'insupportable, d'accepté. Phrases courtes, silences, tic-tac de l'horloge, gestes quotidiens, à peine esquissés. Voix lasses, tout se cache au plus profond des êtres.

Jean-Luc Jeener ne facilite pas la tâche de ses comédiennes. Mais Anne Marbeau, Mathilde, trouve d'emblée le ton paisible et doux, non point de résignation, mais de consentement. Et ses mains tirent sur la laine avec une patience inexorable comme les Parques.

• Théâtre Essaion, 20 h 30.

PIERRE MARCABRU

comme une présence, comme une attente, un regard dans le silence. Dans une maison familière, le soir, deux sœurs se parlent. Jeanne, nerveuse, tendue, inquiète, Mathilde tricotée, calme, apaisante, presque hors du monde, déjà lointaine. La troisième sœur, la révoltée, la rebelle, a tué la maîtresse de son mari, a blessé celui-ci et, apprenant le drame, sa mère en est morte. Elle rôde dehors, elle se cache, elle entre.